

Dans le nouveau programme de sixième, l'habiter est une clé de lecture et une question pour la géographie. En effet, « habiter » est un concept à enseigner et aussi une composante à intégrer dans le programme, comme il est indiqué dans son titre « la Terre, planète habitée ». Sa finalité est d'explorer le monde, y situer les sociétés humaines mais aussi développer la curiosité des élèves et développer leur goût de l'ailleurs. Sa problématique est de « mettre l'accent, sans exclure les autres facteurs de différenciation, sur la diversité des cultures et des formes de mise en valeur du monde qu'elles induisent » (diversité de l'appropriation humaine de l'espace terrestre). Les parties III, IV, V et VI montrent que l'habiter est un objet d'enseignement. C'est aussi une matrice disciplinaire[1] de la géographie de sixième car comme le disait M. Develay en 1994 c'est un point de vue qui est porté sur un contenu disciplinaire et en permet la mise en cohérence.

I/ Qu'est-ce qu'habiter en géographie?

1. Habiter, élément d'une matrice culturelle?

Aujourd'hui, il faut voir la géographie dans une perspective socio-centrée car on s'intéresse aux sociétés, à leurs rapports avec l'espace, dans une perspective contextualisée et comparative. On fera donc des études de cas dans des aires culturelles différentes pour voir s'il y a des tendances partagées et/ou des écarts dans l'appropriation de cet espace.

Remarque : on n'a plus une matrice physiognomique liée à la lecture des paysages.

Ce que disent les dictionnaires de géographie sur « Habiter » (On note des évolutions intéressantes) :

► Dans *les mots de la géographie* (éditions Reclus, 1992), il n'y a pas d'article « Habiter ». Par contre l'habitat est défini comme suit : « *L'habitat* est l'ensemble et l'arrangement des habitations dans un espace donné. » C'est une définition traditionnelle. Pour Hervé Thery *Habité* peut être pris dans un sens ordinaire ou dans un sens fort qui implique une forte et quasi tangible « présence » humaine [...]. « Habiter un lieu, est-ce se l'approprier? » (G.Perec, *Espèces d'espaces*).

► *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* coordonné par Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT (Belin, 2003). Dans ce dictionnaire, il y a un article de M. Lussault sur Habitat [2]. L'habitat engendre des actions qui concourent à la formation d'un espace de l'habitat, les valeurs, savoirs et imaginaires qui les accompagnent. Il est le fait d'un ensemble d'acteurs (des politiques, des économistes, des particuliers...).

L'habitat est aussi un agencement spatial, pas seulement dans un cadre spatial inerte ou dans un support fonctionnel. La ville est ainsi un assemblage de personnes, de choses, de biens, d'objets, d'idées, de langages...

On passe donc d'une géographie du visible, des formes, qui ignore les différences au sein des civilisations et des sociétés à une géographie qui s'appuie en premier lieu sur une lecture culturelle, qui doit permettre une éducation au monde. En effet, le nouveau programme pose la question du rapport entre nous et les autres.

Depuis les années 30-50, le milieu entraînait l'habitat ; on avait donc un paradigme causal.

Aujourd'hui, les approches scientifiques privilégient le rapport à l'espace, dans un paradigme actanciel.

Espace=contexte d'action⇒ensemble de comportement des acteurs⇒contexte d'actions (ville⇒ensemble de quartiers⇒associations, maires...).

Pour Jean François Thémines, le livre de Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, est un véritable livre de géographie [3].

Georges Perec notait ce qu'il voyait, assis à une terrasse de café.

« Il y a beaucoup de choses place Saint-Sulpice, par exemple : une mairie, un hôtel des finances, un commissariat de police, trois cafés dont un fait tabac, un cinéma, une église à laquelle ont travaillé Le Vau, Gittard, Oppenord, Servandoni et Chalgrin et qui est dédiée à un aumônier de Clotaire II qui fut évêque de Bourges de 624 à 644 et que l'on fête le 17 janvier, un éditeur, une entreprise de pompes funèbres, une agence de voyages, un arrêt d'autobus, un tailleur, un hôtel, une fontaine que décorent les statues des quatre grands orateurs chrétiens (Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon), un kiosque à journaux, un marchand d'objets de

piété, un parking, un institut de beauté, et bien d'autres choses encore. »

Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Le propos de Georges Pérec dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages.

En effet, ce livre donne le rythme (notion transversale en sciences humaines), les mobilités, les densités changeantes, les lignes, les limites, la mémoire. On s'y déplace en pensée, être ici et/ou ailleurs.

L'habiter, c'est de la mémoire (ce lieu me fait penser à un autre lieu), du récit... Il faut donc introduire des textes, des récits écrits par des individus qui ont une sensibilité au réel, on parlera d'ethno-géographie.

2. La généalogie de l'habiter

A) Habiter/Loger

Eric Dardel, dans son livre *L'Homme et la Terre* (1952), utilise les apports de philosophes comme Martin Heidegger et Emmanuel Lévinas [4].

▶ Habiter indique « des relations [...] dans lesquelles la Terre est éprouvée comme base ». Non seulement un point d'appui spatial et un support matériel, mais la condition de toute position dans l'existence.

▶ L'espace géographique est un espace « substantiel » matériel. C'est un monde qui regroupe les dimensions de la connaissance, celle de l'action et de l'affectivité.

Pour lui, se loger est une fonction et habiter est un mode de connaissance, d'action, d'affectivité associé à un « chez soi » .

Pour Eric Dardel, l'habiter, ce n'est pas du logement, c'est un mode de connaissance du monde et aussi un type de relation affectif.

L'espace, c'est du concret, du vécu, du quotidien. Il faut mettre en avant l'action (mouvement, projet, les gestes du quotidien) et l'affectivité associées à un espace de vie.

▶ Le sens de l'habiter c'est le « chez soi ». C'est là où on peut se poser, se reposer, s'abandonner..., aller au devant des choses et des êtres vers lesquels nous portent nos projets.

B) Habiter / Mode de vie

Dans les années 60, deux sociologues, H. Raymond et H. Lefebvre vont montrer qu'il ne faut pas limiter habiter à se loger et ils vont donner la parole à des habitants dans *l'habitat pavillonnaire* [5].

Remarque : à cette époque, le logement perçu comme idéal est le pavillonnaire (alors que l'instrument de la politique du logement est le collectif).

Leur hypothèse est que le pavillonnaire est un système de représentations (et non uniquement une forme d'habitat) relatives à la vie quotidienne, aux relations sociales, au mode de vie en général. Les éléments du pavillon sont associés par une liaison de type symbolique à des représentations, le tout fonctionnant en système.

▶ L'habitat n'est pas seulement une forme, il est lié à un mode de vie ; ça engage l'individu à des niveaux différents (équipements, vies de relation, rapports conjugaux, vie sociale de l'individu...). L'individu n'est pas seulement résident d'un lieu, il est engagé dans ce lieu. D'autre part, il faut se demander comment il est arrivé là (son histoire personnelle).

▶ L'habitat est étudié à partir de la vision qu'en ont les habitants. La méthode employée par les sociologues est alors celle de l'entretien non directif. Il s'agit de partir de la façon dont les habitants mettent en mots l'espace et les emboîtement d'échelles. Le pavillon inclut le quartier donc la ville. Il y a donc un emboîtement d'échelles cher aux géographes.

▶ Il y a engagement d'un symbolisme associé à tel ou tel objet. Ici, l'objet est le pavillon, porteur de liberté, modernité...

C) Formes / Pratiques

On va s'appuyer ici sur les travaux de Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1974 [6].

► La notion de pratique induit l'idée qu'il faut explorer le quotidien sous son aspect d'invention. On pose le postulat d'une activité créatrice des pratiquants de l'ordinaire. Le positionnement est optimiste (ni consumérisme passif, ni exploitation marxiste) car il veut montrer comment notre activité n'est pas contrainte par des urbanistes, des politiques, mais par les individus qui sont créatifs.

« L'usager parvient à se créer des lieux de replis, des itinéraires pour son usage ou son plaisir qui sont les marques qu'il a su [...] imposer à l'espace urbain ». Il y a donc une banalité quotidienne de ce processus.

Ce qui est important, c'est la grammaire semi-savante de nos pratiques qui font nos territoires d'aujourd'hui.

► Le legs de *L'invention du quotidien* c'est une nouvelle approche du quartier comme :

- Une appropriation, une privatisation progressive de l'espace public. La frontière entre espace public et espace privé est fondamentale pour l'habiter.
- L'espace d'un rapport à l'autre
- Le lieu d'un passage par l'autre (ni anonyme, ni intime, reconnu par sa stabilité)

La ville est poétisée par l'individu qui l'a refabriquée par son usage propre en déjouant les contraintes politiques, urbanistiques...

Il y a une grande parenté avec les travaux d'Armand Frémont sur l'espace vécu.

3. Habiter en géographie aujourd'hui

Habiter aujourd'hui en géographie implique de la mobilité et doit être étudié dans un contexte horizontal et vertical.

En effet, la notion d'habiter est aujourd'hui interrogée à partir de la question de la mobilité. La mobilité spatiale exprime le lien entre les pratiques et les lieux distincts du/des lieu(x) de résidence, nécessitant des circulations entre un grand nombre de lieux pour un plus grand nombre de personnes.

On peut alors se poser plusieurs questions :

De quelle manière les individus pratiquent-ils les différents lieux? Il ne s'agit pas d'un emboîtement simple logement/quartier/ville mais plutôt d'un réseau de réseaux...

Quelles sont les significations des différents lieux pratiqués?

Quels sont les lieux reçus, choisis, investis comme référents?

Comment nous débrouillons-nous avec les lieux dans un contexte de mobilité accrue?

Il faut donc définir l'habiter en géographie comme :

- ✓ Un rapport aux lieux (de la vie quotidienne) et non à la Terre.
- ✓ Ce que font les individus avec les lieux (les usages). Le lieu est un contexte pour l'action.
- ✓ Le fait où nous nous débrouillons avec les lieux dans un contexte de mobilité.
- ✓ Une variété des manières de pratiquer les lieux,
- ✓ Les lieux de plus en plus distants (dimension horizontale) mais insérés le plus souvent dans des contextes spatiaux, des milieux (dimension verticale).

En géographie, on étudie en fait le « mode d'habiter ». C'est ce que fait le géographe Laurent Cailly lorsqu'il étudie l'exemple de l'aire urbaine d'une ville française (Tours) et où il se pose la question de savoir s'il existe un mode d'habiter spécifiquement périurbain. [7].

Il a mené une enquête sur 27 habitants de l'aire urbaine de Tours, à travers des entretiens et l'exploitation de leurs « carnets de mobilité » dans lesquels ils ont noté leurs déplacements, avec leurs motifs et leurs modalités.

Il distingue ainsi trois types d'individus : le « reclus » qui vit replié dans son logement (très faible mobilité hors travail, citoyenneté faible), le « villageois » qui investit fortement son logement mais fait également preuve d'une mobilité locale forte (évitant le cœur de l'agglomération et faisant naître un petit « pays » en marge de la ville) et le « métropolitain » pour qui la mobilité n'est pas un fardeau (citoyenneté la plus forte).

Laurent Cailly parle pour les citoyens qui quittent le centre pour aller en périphérie dans une maison individuelle d'un « pack périurbain » qui a sept composantes (ville mobile, ville automobile, ville en boucles programmées, la ville réseau, la ville polycentrique, la ville sectorisée, la ville multiscalair (domicile, commune, pays...). Il cartographie cette mobilité en montrant une spatialisation des déplacements des individus dans lesquels la position sociale, la citoyenneté auront des effets très importants.

4. Que retenir pour aborder le programme de sixième?

- ▶ L'habiter, ce sont d'abord des manières d'habiter et pas de formes d'habitat.
- ▶ Ce sont donc des usages de la ville, du périurbain, du rural. Ce sont les manières de faire avec les lieux.
- ▶ Ces usages ne sont pas déterminés ou aléatoires : il n'y a pas une manière d'habiter. Les cas permettent de repérer les effets de contexte.

Problème : il n'y a aucune thèse d'habiter en dehors de la France ou de l'Europe. On ne pourra donc pas faire de comparaison entre les aires culturelles en géographie.

II/ Habiter la ville japonaise : un mode d'habiter une ville de la mégalopole japonaise (Nara).

Un GFR animé par JF Thémines a conçu une séquence à partir du film « Shara » de Naomi Kawase, 2004[8]. Les extraits de ce film montrent une succession de lieux. Le groupe s'est notamment appuyé sur les travaux du géographe Philippe Pelletier, spécialiste du Japon.

Pour lui, il y a deux principes de structuration spatiale :

- ▶ L'essentiel est situé au « fond » (« Oku ») dans la montagne, qui est quelque chose de sacré au Japon.

« Le religieux relève donc de la profondeur, de l'inaccessible, du caché, comme le révèle les termes de « oki », la haute mer, et « oku », la montagne. Ceci a des conséquences sur l'urbanisme japonais, ce labyrinthe urbain où le sacré est caché. Une base militaire américaine devait être construite sur une petite île au sud de Tokyo. Les populations locales refusent (et la base n'a finalement pas été construite) au motif qu'y « résident des dieux ».[http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=258 consulté le 25 novembre 2009].

- ▶ l'environnement est le « Ryoki », un espace de la symbiose entre des hommes et leur milieu.

Remarque : il n'y a pas d'équivalent en France. Au Japon, il n'y a pas de quartiers mais un réseau social. Il faut donc aller chercher des récits d'expériences urbaines. On ne peut donc pas étudier « la ville japonaise » comme « la ville européenne ». Les élèves et les enseignants ne savent pas ce qu'est cette ville.

Que retenir?

Il y a des idéaux-types de la façon d'habiter.

Construire un modèle de mode d'habiter par les élèves est possible.

Le professeur est en position de non-expert car on part des représentations des élèves.

Ce qui est important, c'est la source.

Il ne faut pas chercher de modèle commun sur les formes d'habiter.

On peut « comparer » et non pas « généraliser ».

Pour résumer et en pratique

→ La matrice disciplinaire qui a orienté les pratiques scolaires fondées entre autres sur la lecture des paysages comme assemblage de formes, d'éléments fonctionnels (champs, habitations, bâtiments commerciaux, etc.) ne

fonctionne plus aujourd'hui. La géographie des formes ne permet pas une éducation au monde, ni à l'Autre.

→ L'espace géographique est un assemblage de personnes, d'objets, d'idées, de valeurs, de trajectoires (physiques ou mentales), de sentiments et non pas un simple contenant ou support de formes visibles. *L'Habiter* est un mode de connaissance du monde qui engage aussi notre relation affective aux lieux. Le territoire est fabriqué par les individus, il ne préexiste pas, il n'existe pas sans eux.

→ Par l'enseignement de la géographie, il ne s'agit pas de forger une « connaissance exotique » de ce qui existe ailleurs (ce qui a longtemps été le cas, survivance de la géographie coloniale). Mais il faut favoriser la compréhension par les élèves d'autres manières d'habiter (et donc ne pas en privilégier une aux dépens d'une autre). Par exemple on n'habite pas une « ville » au Japon comme on habite une ville en France (ou en Europe). D'ailleurs : comment habite-t-on la ville en Europe, en France ?

→ Pour « faire aller » les élèves vers d'autres manières d'habiter, partir de leurs références, de leurs pratiques (puisqu'elles fondent leur connaissance de l'espace) est une piste intéressante.

Exemple 1 :

Faire écrire les élèves sur l'espace, leur espace proche en 6e, de façon à les rendre disponibles, à l'écoute des moyens de connaître cet espace qu'ils mettent en œuvre quotidiennement sans s'en rendre compte (comme nous d'ailleurs...). On peut aussi les faire cartographier leurs trajets (c'est plus commun dans nos classes de géographie). Mais la mise en texte permet d'exprimer des sentiments, des valeurs attribuées à tel ou tel lieu. Les travaux de Georges Pérec fournissent des pistes de réflexion (un certain nombre de géographes s'y réfèrent depuis une quinzaine d'années).

Exemple 2 :

Utiliser les résultats d'une recherche en géographie comme celle de Laurent Cailly pour faire réfléchir les élèves sur leur relation à l'espace. Sont-ils plutôt des « reclus », des « villageois » ou des « métropolitains » ? (et nous leurs professeurs ?)

Emmanuel Dugué. Ronan Glémarec.

Annexes

[1] L'épistémologie des savoirs scolaires a notamment pour projet de préciser les contenus enseignés. Nous avons ainsi suggéré de considérer une discipline scolaire en termes d'objets, de connaissances déclaratives et de connaissances procédurales, de tâches et de matrice disciplinaire. Que désignent ces différents termes ?

La matrice disciplinaire correspond au critère d'intelligibilité de la discipline. Hier, la matrice disciplinaire de l'enseignement du français relevait de la littérature, puis elle a correspondu à la compréhension de la langue.

Aujourd'hui, elle se centre sans doute sur la compréhension de la spécificité des formes d'écrits. Hier, la matrice de l'enseignement de la géographie se centrait sur la géographie physique comme déterminant la géographie humaine (la répartition de l'homme dans la nature). Aujourd'hui, la matrice disciplinaire de cette discipline emprunte à la « nouvelle géographie », attentive aux stratégies, aux décisions et aux enjeux des acteurs pour aménager le territoire

Texte de **Michel DEVELAY** extrait du livre : *Eduquer et Former*, J.-C. Ruano-Borbolan, Ed. Sciences Humaines, 1998

[2] M.Lussault et habiter.

Au-delà de son acception triviale – se loger, résider à telle adresse ou dans tel quartier –, le terme « habiter » renvoie au rapport que l'homme entretient avec les lieux de son existence, mais aussi à la relation, sans cesse renouvelée, qu'il établit avec l'écoumène, cette demeure terrestre de l'être. « Habiter » entremêle le temps et l'espace, et l'explorer revient à questionner l'histoire et la géographie d'une manière anthropologique en sachant que l'humain est un être parlant et fabricant. Les auteurs de cet ouvrage confrontent ainsi les apports de différentes disciplines (architecture, sociologie, géographie, urbanisme, ethnologie, philosophie...) à la compréhension de « habiter » et de l'« habiter ». Ils témoignent de la très riche polysémie de ce verbe, source de débats contradictoires aux implications tant théoriques que pratiques. En effet, si « habiter » est le propre de l'homme, alors pourquoi accepte-t-il trop souvent l'inhabitable ? Que signifie l'habitabilité de la Terre ? En quoi l'architecture et l'urbanisme contribuent-ils, ou non, à la rendre habitable ? Comment la qualité d'un lieu conforte-t-elle la beauté de l'existence ? Répondre à ces questions revient à analyser les tensions qui se manifestent entre l'homme, la technique et la nature et aussi les représentations qui en découlent. À l'heure de l'urbanisation planétaire, de la généralisation des réseaux techniques de communication et d'une certaine homogénéisation des rapports homme/nature, il est essentiel de penser ce qu'« habiter » veut dire.

Habiter l'espace : Michel Lussault, comme il l'a déjà développé dans *L'Homme spatial*, part du postulat que l'être

humain a à faire AVEC l'espace. Le problème de la distance est un point central de la théorie de l'auteur. L'être humain ou les groupes doivent ainsi « élaborer des technologies de la distance » afin de s'organiser. L'habitat doit être appréhendé comme une pensée globale du mode d'occupation de l'espace par les individus. Il conseille d'utiliser l'ensemble des sciences sociales pour aboutir à une analyse fine des réalités spatiales et de l'habiter en particulier. S'inspirant de Henri Lefebvre et de Heidegger, comme de nombreux autres contributeurs de l'ouvrage, il consigne ce qui lui semble être la définition de l'habiter et de ses caractères multidimensionnels en tenant compte de la relation habité/habitant : « L'Habiter devient alors la spatialité typique des acteurs individuels ». La question de la coexistence est aussi abordée de même que celle des dimensions politiques et éthiques donnant à l'ensemble une cohérence qui séduira le lecteur.

[3] Georges Perec, tentative d'épuisement d'un lieu parisien



En octobre 1974 Georges Perec s'est installé pendant trois jours consécutifs place Saint-Sulpice à Paris. A différents moments de la journée, il a noté ce qu'il voyait : les événements ordinaires de la rue, les gens, véhicules, animaux, nuages et le passage du temps. Des listes. Les faits insignifiants de la vie quotidienne. Rien, ou presque rien. Mais un regard, une perception humaine, unique, vibrante, impressionniste, variable, comme celle de Monet devant la cathédrale de Rouen. Les mille petits détails inaperçus qui font la vie d'une grande cité - d'un quartier dans une grande cité. Les innombrables variations imperceptibles du temps, de la lumière, du décor, du vivant. Autobus, chiens, passants, touristes. " Ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages. " Ce texte magistral dans l'œuvre de Perec figure à présent au rang des classiques.

Il y a beaucoup de choses place Saint-Sulpice, par exemple : une mairie, un hôtel des finances, un commissariat de police, trois cafés dont un fait tabac, un cinéma, une église à laquelle ont travaillé Le Vau, Gittard, Oppenord, Servandoni et Chalgrin et qui est dédiée à un aumônier de Clotaire II qui fut évêque de Bourges de 624 à 644 et que l'on fête le 17 janvier, un éditeur, une entreprise de pompes funèbres, une agence de voyages, un arrêt d'autobus, un tailleur, un hôtel, une fontaine que décorent les statues des quatre grands orateurs chrétiens (Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon), un kiosque à journaux, un marchand d'objets de piété, un parking, un institut de beauté, et bien d'autres choses encore. Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages.

[4] **Éric Dardel** est un géographe français, né en [1899](#) et décédé en [1967](#).

Spécialiste de la [pêche](#), il mène une carrière de professeur d'histoire-géographie puis de proviseur de lycée.

C'est cependant par son livre *L'Homme et la Terre* que la communauté des géographes le redécouvre, cet ouvrage étant passé inaperçu lors de sa parution en [1952](#).



Dardel s'intéresse de manière sensible aux relations entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le rapport qu'entretient chaque homme avec les lieux et l'espace géographiques, sa façon d'habiter (selon son concept de « géographicité »). En ce sens, la vision de Dardel s'oppose à une étude du monde détachée des hommes comme le veut la tradition des [monographies](#) régionales en géographie, impulsée par [Paul Vidal de la Blache](#) et ses successeurs. Au contraire, Dardel propose une lecture subjective du rapport entre l'homme et la terre en incluant les apports de la philosophie

[phénoménologique \(Martin Heidegger\)](#) : pour lui, « La science géographique présuppose que le monde soit compris géographiquement, que l'homme se sente et se sache lié à la Terre comme être appelé à se réaliser en sa condition terrestre »[2]. La question du paysage n'est plus abordée comme étant ce qui est là mais comme une construction par l'homme de ce qui est devant lui. Par delà, Dardel affirme que toute géographie ne peut-être qu'une [géographie humaine](#).

[Wikipédia, article consulté le 15 novembre 2009]

[5] **Henri Lefebvre et Henri Raymond**

<http://socio-logos.revues.org/document90.html>

Les informations nous montrent à quel point le verbe "habiter" est riche, que son sens ne peut se limiter à l'action d'être logé, mais déborde de tous les côtés et l'"habitation" et l'"être", au point où l'on ne puisse penser l'un sans l'autre... C'est le constat qu'établit le philosophe et sociologue Henri Lefebvre (1901-1991), lorsqu'il introduit cette notion dans la sociologie urbaine française au cours des années soixante, s'inspirant largement du philosophe allemand Martin Heidegger (1889-1976). Mais avant de se référer à ce dernier, il utilise le mot "habiter" comme Le Corbusier et les partisans de la charte d'Athènes, c'est-à-dire comme une des fonctions humaines citadines, à côté d'autres fonctions comme "circuler", "travailler", "se recréer", etc. Dans la préface à **L'habitat pavillonnaire**, il opte ouvertement et, semble-t-il, définitivement, pour une acception plus heideggerienne, bien que encore chargée d'approximations, et moins sociologique de l'"habiter". Il écrit : *"La terre est l'habiter de l'homme, cet 'être' exceptionnel parmi les 'êtres' (les 'étants'), comme son langage est la Demeure de l'être."* Henri Lefebvre n'est pas très à l'aise avec ce vocabulaire qui n'est pas le sien, aussi va-t-il expliciter l'"habiter", avec le marxisme – dont il est familier –, en évoquant la "production", les "rapports sociaux", "la division du travail" ou bien avec le langage des sociologues, qu'il manie sans difficulté, "appropriation", "espace", "forme", "structure", "fonction", etc. Quelques années plus tard, dans son remarquable essai, **La révolution urbaine**, il expose le processus historique en cours qui annonce la fin de la contradiction ville/campagne et la victoire d'une nouvelle réalité, l'"urbain", qui vient nier et dépasser (à la mode hégélienne) et la "ville" et la "campagne", et il note : *"L'être humain ne peut pas ne pas bâtir et demeurer, c'est-à-dire avoir une demeure où il vit, sans quelque chose de plus (ou de moins) que lui-même : sa relation avec le possible comme avec l'imaginaire."* Quelques lignes plus loin, il précise cette formule : *"L'être humain (ne disons pas l'homme) ne peut pas ne pas habiter en poète. Si on ne lui donne pas, comme offrande et don, une possibilité d'habiter poétiquement ou d'inventer une poésie, il la fabrique à sa manière"*. L'"habiter" n'est plus le résultat d'une "bonne" politique du logement, d'une "bonne" architecture, d'un "bon" urbanisme, il doit être *"considéré comme source, comme fondement"*, c'est de lui que dépend la qualité de la sphère privée, de l'habitat entendu comme le logement et tous les parcours urbains qui y mènent. Henri Lefebvre élabore sa propre théorie de la critique de la quotidienneté (1946-1981) et, chemin faisant, dégage des lois de *"survie du capitalisme"* en étudiant, à l'échelle de la planète, les formes de l'État et en analysant l'échec du marxisme de parti. Il est persuadé que les conditions de l'"habiter" sont sérieusement entravées par l'émiettement du temps et de l'espace auquel il assiste, avec la mondialisation de l'économie capitaliste de plus en plus immatérialisée d'une part, et la victoire (qu'il espère passagère...) du cybernanthrope d'autre part. Henri Lefebvre reste prisonnier d'une logique politique plus que philosophique de sa compréhension de l'"habiter". Il est vrai qu'il s'adresse alors principalement à des praticiens et professionnels de la chose urbaine et souhaite trouver dans l'"habiter" un "plus" et un "avant" que l'"habitat" ignore : *"Avant l'habitat, écrit-il, l'habiter était une pratique millénaire, mal exprimée, mal portée au langage et au concept, plus ou moins vivante ou dégradée, mais qui restait concrète, c'est-à-dire à la fois fonctionnelle, multifonctionnelle, transfonctionnelle"*. Il n'est guère étonnant, dans ces conditions, de retrouver sous la plume d'architectes ou de sociologues lefebvriens une sorte de vulgate de ces propos faisant de l'"habiter" à la fois un concept et un mode opératoire dans le domaine de la fabrique du logement et de la ville. Considérations bien étrangères à la pensée de Martin Heidegger. En effet, pour ce dernier le verbe "habiter" signifie "être-présent-au-monde-et-à-autrui", ce qui nous éloigne d'une vision purement sociologique de l'habitation qui viserait à recenser les "manières d'habiter" une maison ou un appartement, de se loger en d'autres termes. Loger n'est pas "habiter" ; l'"habiter", dimension existentielle de la présence de l'homme sur terre, ne se satisfait pas d'un nombre de mètres carrés de logement ou de la qualité architecturale d'un immeuble. C'est parce que l'homme "habite", que son "habitat" devient "habitation".

<http://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2005-3-page-48.htm#no7>

L'HABITAT PAVILLONNAIRE

[Marie-Geneviève Dezès](#), [Antoine Haumont](#), [Nicole Haumont](#), [Henri Raymond](#)

Préface d'Henri Lefebvre

[Habitat et Sociétés](#)

[URBANISME, AMÉNAGEMENT, SOCIOLOGIE URBAINE](#)

En donnant la parole aux habitants, les auteurs de ce livre montrent que les usages du logement ne sont pas circonstanciels et qu'ils doivent plus à la société qu'aux types d'habitat. Il n'en reste pas moins que certains logements permettent mieux que d'autres la maîtrise des changements qui surviennent dans la société et dans les modes de vie et que cela explique, entre autres, la préférence donnée par les ménages contemporains à l'habitat individuel.

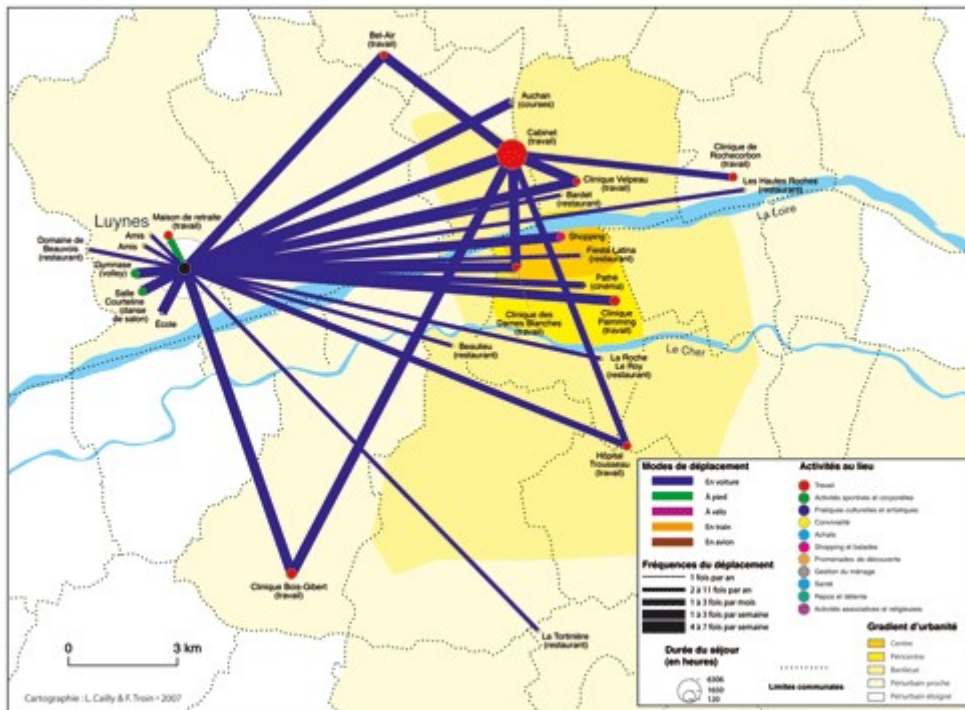
[6] Michel de Certeau

L'Invention au quotidien, tome 2 : Habiter, cuisiner - Dans L'invention du quotidien. Arts de faire (Folio essais No146), Michel de Certeau a étudié les ruses subtiles, les tactiques de résistance qui définissent l'art de vivre dans la société de consommation. Avec ce deuxième tome, Habiter, cuisiner, Luce Giard et Pierre Mayol développent une socio-histoire des arts de faire, à partir de micro-histoires" qui passent de la sphère privée (faire-la-cuisine, arts de nourrir) à la sphère

publique (la pratique du quartier, ici un espace ouvrier, la Croix-Rousse, à Lyon), et l'espace propre de l'habitat. De longs entretiens avec des interlocuteurs, qui sont essentiellement des femmes, permettent de suivre dans la réalité des trajectoires individuelles, à travers un montage serré d'habitudes, de contraintes et de ruses inventives nées de la circonstance. Ensemble, les deux tomes ouvrent le champ d'une "science pratique du singulier" qui s'émerveille, avec autant de respect que de tendresse, de l'inventivité des gens ordinaires, dont les manières de faire font des espaces publics et privés un "lieu de vie possible".



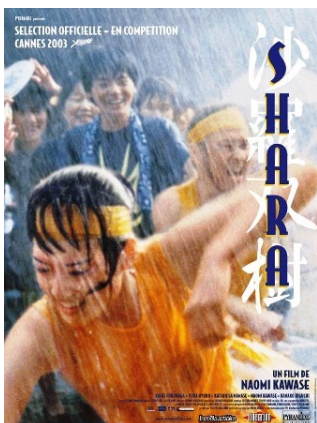
7] Laurent cailly
<http://www.espacestemp.net/document5093.html>



Article associé de Mathistock, L'habiter comme pratique des lieux géographiques , 2004.
<http://www.espacestemp.net/document1138.html>

<http://www.espacestemp.net/document1138.html> L'habiter comme pratique des lieux géographiques.
 Mathis Stock, "L'habiter comme pratique des lieux géographiques.", *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004
<http://espacestemp.net/document1138.html>

[8]



Japon, 2003
 De Naomi Kawase
 Scénario : Naomi Kawase
 Avec Kohei Fukunaga, Yuka Hyodo, Naomi Kawase, Katsuhisa Namase, Kanako Higuchi
 Musique : UA
 Durée : 1h39
 Sortie : 31 Mars 2004

La famille Aso vit paisiblement dans le quartier historique de Nara, ancienne capitale du Japon. Kei et Shu, deux frères jumeaux, se poursuivent dans les ruelles. Kei disparaît subitement.